



Reviens muzungu

Hervé Perton

Pour l'état-civil, je m'appelle Stéphanie Alphonsine Béatrice Perowsky. Alphonsine, c'est le prénom vieillot de mon arrière-grand-mère maternelle et Béatrice, celui de ma marraine perdue de vue depuis mon baptême, c'est à dire depuis toujours. Stéphanie est un prénom commun pour une fille de ma génération et je dois reconnaître que cela m'a contrariée plus d'une fois, surtout en classe, quand je devais partager mon prénom avec deux ou trois homonymes à travers lesquels je ne me reconnaissais pas. Pour me différencier, mes proches me surnommèrent Stéphy. Ce diminutif m'est resté et il me va plutôt bien. Mon prénom est d'origine grecque. Il signifie couronne. Je ne me suis pourtant jamais prise pour une reine, car dès le début de ma vie, j'ai eu tout ce qu'il y a de plus standard : une éducation traditionnelle – ni trop laxiste, ni trop rigide –, un milieu social de classe moyenne, des parents socialistes et un parcours scolaire des plus banals. Seuls mon patronyme à consonance slave et ma profession me démarquent un peu de la masse des mortels.

Ma vie n'a donc rien eu d'extraordinaire jusqu'à mes quarante ans. A cet âge, on estime avoir parcouru à peu près la moitié du chemin conduisant vers le paradis ou l'enfer et on pense être suffisamment en phase avec le monde pour tout connaître de la vie. Normalement, on a expérimenté pas mal de choses et cette force de l'âge nous permet de mesurer le quotidien avec maturité et recul. La vie professionnelle est généralement construite, épanouie, pour ne pas dire verrouillée jusqu'à la retraite et côté couple, une femme de quarante ans a souvent un mari avec quelques cheveux blancs et deux ou trois mômes



Reviens muzungu

Hervé Perton

scolarisés. Pour le boulot, je faisais effectivement partie de ce standard, mais du point de vue affectif, ma situation était plutôt chaotique. J'avais bien eu quelques aventures sérieuses, mais l'avant-dernière m'avait pourri la vie plus longtemps que prévu. A dire vrai, seule ma carrière me préoccupait, car j'avais tout misé sur elle.

En revanche, une chose est certaine : la quarantaine a bel et bien été un tournant décisif dans ma vie de femme. Pour moi en tout cas, cette étape n'a pas été une crise intérieure ou un je ne sais quel électrochoc temporel, mais plutôt un nouveau départ, un nouveau souffle, où ma vie prenait enfin un véritable sens...

Première partie

Chapitre 1

Rwanda, Province du Nord, District de Rulindo,
Un an plus tôt.

Gervais relève la tête et observe les gros nuages cendrés qui progressent dans sa direction. Devant lui, se perdent des collines verdoyantes cultivées en espaliers : plantations de bananiers, de maïs, d'ananas et de caféiers se comptent par centaines.

Il s'essuie le front du revers de la main. Il a le tournis et souffre de maux de tête à répétition depuis plusieurs semaines. Une sueur abondante lui couvre le visage et le dos malgré l'heure matinale et un soleil discret. Il faut dire qu'il ne ménage pas sa peine. Il défriche et s'efforce de conquérir une parcelle en



Reviens muzungu

Hervé Perton

pente qu'il ne souhaite pas abandonner aux caprices de la nature.

Gervais s'accoude sur son outil de labour, silencieux. Il fait le point sur le travail entrepris, mais il est déçu ; la parcelle qu'il cherche à bonifier n'a pas la taille requise et ne pourra jamais subvenir aux nouveaux besoins de sa famille. S'il parvient à nourrir ses quatre enfants au prix de bien des efforts, il ne pense pas pouvoir tenir encore bien longtemps. Les deux plus grands vont à l'école et Gervais tient absolument à leur payer le minerval pour qu'ils puissent suivre plus tard une scolarité à Kigali, la capitale.

Gervais n'a pas l'impression que ses efforts seront suffisants ; ce n'est pas en s'éreintant aux champs qu'il va pouvoir obtenir l'argent nécessaire. Conscient de son sort de paysan, immuable depuis des générations, Gervais espère un autre avenir pour ses enfants.

Un effroyable cri déchire soudain l'environnement paisible de la vallée. Un cri de femme. Distance approximative : cent mètres. Gervais se fige. Il cherche d'où provient la plainte et tend l'oreille. A sa droite, en contrebas, se trouvent des voisins que Gervais connaît bien ; il s'agit d'Augustin et de son fils, occupés à repiquer des plants de manioc. De l'autre côté, sur un dévers pentu, Gervais aperçoit Basile, son beau-frère, perdu au milieu d'un carré de patates douces. Il vient lui aussi d'interrompre ses travaux de culture pour localiser la plainte qui se renouvelle deux fois de suite.

L'abominable cri de détresse est maintenant accompagné d'un



Reviens muzungu

Hervé Pertou

mot répété avec force : Tabara ! Tabara ! L'appel au secours est cette fois évident. Médusé par la voix qu'il vient de reconnaître, Gervais jette un regard inquiet vers Basile. Les deux hommes se comprennent instantanément : Constance, la femme de Gervais, hurle depuis la maison ! Les enfants sont absents, elle est seule et cet isolement la rend encore plus vulnérable.

Gervais lâche alors sa houe, court vers le rigo, dévale la pente et manque de trébucher dans le ruisseau qu'il faut franchir sur un tronc d'eucalyptus. Il a le pressentiment que quelque chose de grave s'est produit. Il se rue comme un forcené dans l'enclos, mais lorsqu'il pénètre en furie dans la hutte, il est déjà trop tard.